Paul-Romain Larreya

Parlez franglais !

CINQUANTE ANS APRÈS, LA RÉPONSE À *PARLEZ-VOUS FRANGLAIS ?*

Lambert-Lucas

Le terme *franglais* a été sinon inventé du moins popularisé par l'écrivain René Étiemble, en 1964, dans un retentissant ouvrage intitulé *Parlez-vous franglais?* – pamphlet sarcastique et virulent qui dénonce la pernicieuse invasion de notre langue par des mots anglais, lesquels transforment le français en un « sabir honteux de son illustre passé ». L'objectif essentiel d'Étiemble était d'appeler les francophones à un sursaut pour enrayer cette « épidémie ».

Un demi-siècle plus tard, l'intrusion massive des anglicismes dans la langue française mérite d'être revisitée. *Parlez franglais !* répond – sur le mode de l'ironie – à la question d'Étiemble. Mêlant le sérieux à la dérision, il répond aussi de façon érudite et divertissante aux questions que vous vous posez sur le franglais.

Paul-Romain Larreya, linguiste, est auteur ou co-auteur de nombreuses publications qui se situent pour l'essentiel dans le domaine de la langue anglaise (grammaire, phonologie, stylistique, sociolinguistique).

En couverture : devantures de magasins
du centre ville de La Rochelle

9 782359 351194

60 pages
10 euros
ISBN 978-2-35935-119-4

© Limoges, Lambert-Lucas, 2014 ISBN : 978-2-35935-119-4

Paul-Romain Larreya

Parlez franglais !

SOMMAIRE

Avant-propos 9

I. Les débuts du franglais 13

II. Le franglais incontournable 19

III. Joignez l'inutile à l'agréable 27

IV. Parler franglais sans s'en apercevoir 33

V. Le franglais made in France 39

VI. Le franglais, au moins, c'est facile à prononcer ! . 45

Quiz 49

Index 53

AVANT-PROPOS

Soyez rassuré(e), vous n'aurez aucun effort à faire pour apprendre le franglais. En fait, vous le parlez déjà très bien, et vous le pratiquez quotidiennement : il vous arrive de garer votre voiture sur un parking, vous partez de temps en temps en week-end, vous avez peut-être un smartphone, vous faites parfois nettoyer vos vêtements dans un pressing, votre coiffeur préféré est overbooké, vous n'ignorez rien du fast-food, du speed-dating, du prime-time, des road movies, du streaming, de l'open space, du burn-out, du binge drinking, de la trash télé, des start-ups…

En 1964, dans un ouvrage intitulé *Parlez-vous franglais ?*, l'écrivain René Étiemble stigmatisait l'invasion de la langue française par des mots venus d'Outre-Manche ou d'Outre-Atlantique. Il voyait dans cette invasion une menace grave pour l'intégrité de notre langue. Selon lui, l'intrusion de l'anglais allait complètement dénaturer le français, le ronger de l'intérieur, le transformer en un sabir pauvre et débile, lui faire perdre son âme.

Un demi-siècle plus tard, peut-on dire que la prophétie catastrophiste d'Étiemble s'est réalisée ? Certes, le déferlement de mots anglais dans le vocabulaire français s'est poursuivi, et il n'est pas près de cesser. Incontestablement, la position du français comme langue internationale n'est plus ce qu'elle était, alors que l'anglais gagne

irrésistiblement du terrain dans la communication planétaire. Mais, contrairement à certaines langues, le français est loin d'être menacé d'extinction et, n'en déplaise aux esprits chagrins qui déplorent son abâtardissement par des mots anglais – tout comme ils dénoncent l'appauvrissement que provoquerait l'usage des abréviations dans les SMS –, sa santé est excellente. Le français est une langue *vivante*, et, comme toutes les langues vivantes, il ne cesse de bouger, de se transformer, de s'enrichir.

Cet ouvrage vous invite à participer, sans complexes, à cet enrichissement ; si vous suivez ses recommandations, vous contribuerez à combler le fossé – pas si grand que ça – qui sépare le français de l'anglais. Oui, vous avez bien compris : il s'agit de poursuivre, voire d'amplifier, le mouvement qui tend à rapprocher les deux langues cousines que sont le français et l'anglais. Ce mouvement a commencé il y a près de dix siècles. Il s'est un peu ralenti après la guerre de Cent Ans, mais il ne s'est jamais éteint, et maintenant il repart de plus belle.

Pendant des siècles, le rapprochement s'est fait essentiellement par des emprunts massifs de l'anglais au français (ou au latin : de toute façon on restait dans la famille). Depuis quelques décennies – en gros depuis la seconde guerre mondiale –, le mouvement s'est nettement inversé : c'est le français qui emprunte massivement à l'anglais. Nous aurions tort de nous en offusquer : il s'agit simplement d'un prêté pour un rendu. Et peu importent, au fond, les chemins qu'emprunte la fusion progressive des deux langues. Le fait important, c'est que, dans un avenir plus ou moins proche, la distance entre l'anglais et le français aura complètement disparu, si bien que les francophones n'auront plus aucun effort à faire pour parler couramment l'anglais. Donc, le succès croissant du franglais n'est pas une catastrophe, comme l'annonçait Étiemble. Bien au contraire : en ce début du troisième millénaire, c'est le franglais qui constitue le pont entre les deux langues planétaires que sont le fran-

çais et l'anglais, c'est lui qui constitue la voie principale de leur grand *rapprochement* – pour employer un mot que les Britanniques nous ont emprunté il y a plus de deux cents ans, et qu'ils aiment utiliser, en essayant à grand-peine de le prononcer à la française.

Enseignes du centre ville de La Rochelle partiellement recueillies à l'article « franglais » de Wikipédia et complétées par d'autres trouvailles faites sur le net via *Google. Pourquoi La Rochelle ? Mais aussi pourquoi pas La Rochelle ? Tous les centres villes de France exposent les mêmes marques liées aux nouvelles technologies et à la mode : téléphonie, jeux vidéo, «* accessories *», chaussures… V. aussi plus loin, p. 38 et 44.*

I

LES DÉBUTS DU FRANGLAIS

IL Y A ENVIRON MILLE ANS...

Tout, ou presque, a commencé le 14 octobre 1066, près de la ville de Hastings, sur la côte sud de l'Angleterre. Quelques jours plus tôt, le duc Guillaume II de Normandie avait traversé la Manche avec une armée d'environ huit mille hommes, décidé à obtenir par la force la couronne d'Angleterre : il estimait avoir droit à cette couronne, que son cousin Édouard le Confesseur lui avait promise avant sa mort, affirmait-il, mais que les nobles anglais avaient donnée à l'un des leurs, Harold Godwinson. Ce dernier, à la tête d'une armée d'environ huit mille cinq cents hommes, était accouru à la rencontre des envahisseurs. La bataille, au cours de laquelle Harold fut tué, tourna à l'avantage des Normands. Cette victoire ouvrait à Guillaume le chemin de Londres, où il fut couronné roi d'Angleterre le 25 décembre de la même année.

Bataille de Hastings, 1066 : cette association d'un événement et d'une date fait partie de la culture des Britanniques. Elle est au moins aussi connue en Grande-Bretagne que le sont en France « Marignan, 1515 » ou « prise de la Bastille, 1789 ». Pour les Britanniques, 1066 est incontestablement l'une des dates les plus importantes de leur histoire : l'invasion menée par Guillaume de Normandie (appelé par la suite Guillaume le Conquérant) fut

la dernière des invasions réussies de leur territoire. Les conséquences de la conquête de l'Angleterre par les Franco-Normands sont comparables à celles de la conquête de la Gaule par les Romains, quelque mille ans auparavant : le pays qui est aujourd'hui la France serait sans doute très différent si Jules César et ses successeurs n'avaient pas soumis la Gaule, et, de la même façon, l'Angleterre a été profondément marquée par la conquête qui suivit la bataille de Hastings. Sans cette conquête, elle serait probablement restée la nation germanique qu'elle était devenue au cours des Ve et VIe siècles, à la suite du déferlement de vagues successives d'envahisseurs venus du nord-ouest de la Germanie – Angles, Jutes, Saxons, Frisons – les « Anglo-Saxons » au sens premier du terme. Ces envahisseurs avaient effacé presque toutes les traces de la civilisation latino-celtique qui avait précédé leur arrivée, et imposé leur langue sur la majeure partie de l'actuelle Grande-Bretagne. L'invasion normande allait renverser cette hégémonie germanique.

LES LENDEMAINS DE LA BATAILLE

Revenons aux conséquences de la bataille de Hastings. Aussitôt sa domination assurée sur le territoire qui correspond en gros à l'Angleterre actuelle, Guillaume attribue à des Normands tous les postes de pouvoir (noblesse et haut clergé, pour l'essentiel). La francisation des rouages politiques du pays sera poursuivie par ses successeurs, et en particulier par les Plantagenêt, rois plus français qu'anglais, possesseurs au XIIe siècle de pratiquement toute la moitié ouest de la France actuelle.

Qu'en est-il du paysage linguistique ? Pendant environ trois siècles, en gros jusqu'à la guerre de Cent Ans, il se caractérise par la cohabitation de deux langues, l'anglais (la langue des Anglo-Saxons) et le français. L'anglais est de loin majoritaire, mais le français est la langue de ceux qui détiennent le pouvoir. Son usage se répand au fur et à mesure que se mettent en place, sur

l'ensemble du pays, les rouages de la nouvelle administration féodale. Les autochtones qui sont en contact avec les nouveaux maîtres de l'Angleterre ont intérêt à apprendre au moins les rudiments du français, et de leur côté les envahisseurs font en général quelques efforts pour apprendre la langue du pays – si bien qu'une situation de bilinguisme s'installe dans une bonne partie de la population. Mais l'anglais ne sort pas indemne de cette cohabitation inégale. Le franglais connaît sa première période de gloire : les mots français envahissent massivement le vocabulaire anglais, et en premier lieu celui de la langue de tous les jours. C'est à cette époque qu'ont été empruntés au français et sont devenus anglais d'innombrables mots d'usage courant, dont la forme écrite ne pose aucun problème de compréhension pour les francophones, tels que *table*, *cousin*, *honest* (« honnête »), *letter* ou *prison* – pour ne prendre que quelques exemples parmi des centaines. L'ampleur de cette pénétration est telle qu'au début du XV^e^ siècle l'anglais a cessé d'être vraiment une langue germanique pour devenir une langue en grande partie romane.

LE LATINO-FRANGLAIS

La pénétration de mots français dans le vocabulaire anglais a été particulièrement spectaculaire entre 1066 et la fin du XV^e^ siècle. Après quoi son rythme s'est nettement ralenti, mais il est resté soutenu au cours des siècles qui ont suivi, et en particulier à l'époque de la Renaissance, où les emprunts au français se sont mêlés à des emprunts au latin. En fait, comme le français a lui-même beaucoup emprunté au latin à cette époque, et d'une certaine façon entraîné l'anglais sur la voie de ces emprunts, il est parfois difficile de savoir si tel terme vient du latin ou du français. Il est toutefois hors de doute que l'anglais a emprunté au latin beaucoup plus que ne l'ont fait l'allemand et les autres langues germaniques – ce qui a encore contribué à romaniser l'anglais.

Cependant, en ce qui concerne les emprunts faits au latin par plusieurs langues européennes après la fin du Moyen Âge, plus surprenante encore est la comparaison entre l'anglais et le français : des deux langues, c'est l'anglais qui a le plus emprunté au latin. Il existe en anglais un assez grand nombre de mots d'origine latine qui n'ont pas leur contrepartie en français, ou du moins pas en français courant, et dont certains nous parviennent maintenant par l'intermédiaire du franglais, comme *stupendous* (« colossal », « extraordinaire »), *riparian* (« relatif à la rive d'une rivière », « riparien »), *discrepancy* (« dissemblance », « discrépance »), *obnoxious* (« extrêmement désagréable »), *to procrastinate* (« remettre à plus tard », « procrastiner »), *avuncular* (« aimable à la façon d'un oncle »), et de nombreux autres. On le voit, le franglais nous permet – ou nous permettra bientôt – de retrouver nos racines latines.

Le résultat de ces divers emprunts – au français ou au latin – est aujourd'hui le suivant : si l'on met à part les mots grammaticaux, on constate qu'environ la moitié du vocabulaire de l'anglais courant est d'origine française ou latine. Il faut donc se rendre à l'évidence : pour une bonne part, l'anglais n'est pas autre chose que du français mal prononcé.

EN FRANÇAIS DANS LE TEXTE

Un autre fait – en apparence marginal, mais hautement symbolique – mérite d'être mentionné à propos de l'invasion de l'anglais par du vocabulaire français : de nombreux anglophones (en général instruits) ont l'habitude de parsemer leur conversation ou leurs écrits de mots français ou d'expressions françaises. Ces termes ne peuvent pas être considérés comme vraiment entrés dans la langue anglaise : ils sont prononcés à la française, figurent généralement en italiques dans les textes imprimés, et sont perçus comme étrangers. Ils entrent dans une catégorie d'emprunts que les linguistes désignent sous le nom

barbare de *xénismes* (du grec *xenos*, « étranger »), et que l'on trouve dans toutes les langues ; en français, par exemple, on parlera de la *dolce vita* ou du *farniente*, éventuellement en imitant la prononciation italienne de ces mots. En anglais, les « xénismes » empruntés au français se comptent par centaines, et ils sont – sans commune mesure – beaucoup plus nombreux que les termes empruntés à l'allemand, à l'italien ou à d'autres langues. En voici un bref échantillonnage : *amour propre*, *bête noire*, *bon mot*, *bourgeois*, *c'est la vie*, *carte blanche*, *cause célèbre*, *chic*, *collage*, *cliché*, *coup de foudre*, *déjà vu*, *dénouement*, *enfant terrible*, *entourage*, *femme fatale*, *montage*, *par excellence, pied-à-terre*, *protégé*, *raison d'être*, *rapprochement*, *répertoire*, *risqué*.

UNE INFLUENCE PERSISTANTE

On peut s'étonner que l'influence du français sur la langue anglaise soit restée forte aussi longtemps, et n'ait pas fortement décliné après la guerre de Cent Ans, lorsque les relations entre la France et l'Angleterre se sont distendues. Cela n'a cependant rien de surprenant si l'on songe que le prestige de la culture et de la langue françaises, dont ils sont en fait héritiers, est demeuré présent dans l'inconscient collectif des Britanniques et de nombreux anglophones. Jusqu'au début des années 2000, l'apprentissage du français, ou du moins de ses bases, était pratiquement obligatoire dans l'enseignement secondaire de la Grande-Bretagne et de la plupart des autres pays de langue anglaise. Également présent dans l'inconscient collectif des habitants des Îles Britanniques est le fait que la France, leur plus proche voisin sur le continent, est la nation européenne avec laquelle leur pays a eu le plus de relations – conflictuelles ou non – au cours de l'histoire. Beaucoup de Britanniques ont vis-à-vis de la France un sentiment ambigu d'amour-détestation, qu'ils n'ont pas avec les autres nations européennes.

ÉCHANGES BI-LATÉRAUX

Avant de clore ce chapitre consacré au premier des deux versants du franglais – l'entrée massive de mots français dans le vocabulaire anglais –, et avant d'en venir au second – l'entrée massive de mots anglais dans le vocabulaire français –, arrêtons-nous un instant sur un type d'emprunts qui constitue une catégorie intermédiaire : il s'agit des « mots ping-pong », autrement dit des mots qui ont fait l'aller-et-retour entre le français et l'anglais. Prenons un exemple souvent cité : le mot français *tunnel*. Ce mot vient du français médiéval *tonel* (« tonneau »). Emprunté par l'anglais au XV^e^ siècle, *tonel* a changé de forme, mais aussi de sens : il est devenu *tunnel*, et a été employé outre-Manche d'abord dans le sens de « tuyau », puis pour désigner une galerie souterraine. Finalement, il a été réemprunté par le français, sous son sens actuel (« galerie souterraine »), au XIX^e^ siècle. Les mots *budget*, *touriste* et *rail* ont eu une histoire semblable : ils viennent respectivement des mots de l'ancien français *bougette* (« petit sac de cuir »), *tour* (« tour », « circuit ») et *raille* (« barre »), empruntés par l'anglais après la conquête normande. Parmi des dizaines d'autres « mots ping-pong » de ce type, citons *sport*, *ticket* et *toast*, ou, dans la catégorie des emprunts plus récents (et condamnés unanimement par les ennemis du franglais), *cash*, *challenge*, *coach*, *label*, *shop(ping)*, *vintage*. Comment pourrions-nous rejeter l'usage de ces mots, puisqu'en fait ils viennent du français ?

II

LE FRANGLAIS INCONTOURNABLE

Les ennemis les plus résolus du franglais vous le diront eux-mêmes : il existe une catégorie de mots franglais contre lesquels il serait illusoire de lutter. Le présent chapitre est consacré à cette catégorie de mots : ceux que l'on est bien obligé d'accepter, même quand on est un franglophobe irréductible.

QUAND LE FRANGLAIS FAIT DE LA RÉSISTANCE

Depuis les années 1960, un certain nombre de mesures gouvernementales ont été prises en France pour protéger notre langue de l'invasion anglo-saxonne. On peut classer ces mesures en deux catégories.

Il y a d'abord la publication au *Journal Officiel* de longues listes de termes français à utiliser à la place de leurs équivalents étrangers (pratiquement tous anglais). Ces listes sont établies par des commissions d'experts.

Il y a ensuite diverses lois – notamment la loi du 4 août 1994, dite loi Toubon – prévoyant des sanctions contre ceux qui utiliseraient une langue autre que le français dans certains documents (notamment dans les publicités et les notices d'emploi destinées à des consommateurs français).

Passons rapidement sur ces lois : elles sont sans cesse contournées, et les sanctions qu'elles prévoyaient se sont révélées inapplicables dans un grand nombre de cas. Arrêtons-nous plutôt sur les listes des commissions d'experts.

Ces listes, actuellement établies sous la responsabilité de la « Commission générale de terminologie et de néologie », sont publiées en France depuis 1972, à intervalles irréguliers, et on peut les consulter sur le site *http://franceterme.culture.fr*. À leur lecture, on peut penser qu'elles ont remporté quelques succès : un certain nombre de mots dont elles recommandent l'usage sont utilisés de façon courante en français d'aujourd'hui, et ne semblent pas menacés par leurs concurrents anglais. C'est le cas, par exemple, de *base de données*, de *traitement de texte*, de *tableur* ou de *jardinerie*, qui n'ont pas été supplantés (ou du moins pas complètement) par leurs concurrents anglais *data bank*, *word processing*, *spreadsheet* et *garden center*.

Il n'est cependant pas certain que cette défaite du franglais soit essentiellement due à l'action des commissions d'experts. Par ailleurs, on peut faire la constatation suivante : beaucoup plus nombreux sont les termes français de ces listes qui ne sont jamais véritablement entrés dans l'usage et qui sont loin d'avoir fait disparaître leurs concurrents franglais. Force est donc de constater que le franglais résiste aux interdictions officielles. Un simple coup d'œil sur les listes permet de comprendre pourquoi. Voici un petit florilège des plus belles trouvailles des experts : il faut dire non pas « un DVD », mais « un disque numérique polyvalent » ; non pas « un blog », mais « un bloc-notes » ou « un bloc » ; non pas « un hacker », mais « un fouineur » ; non pas « un post-it », mais « un papillon » ; non pas « un DJ », mais « un platiniste » ; non pas « une webcam » mais « une cybercaméra » ; non pas « le marketing » mais « la mercatique ». (Exemple de phrase correcte : « Mon frère est

platiniste, c'est un grand fouineur, il a même un bloc et il collectionne les disques numériques polyvalents. »)

En fait, si l'on parcourt les listes des commissions de terminologie, on constate qu'elles sont presque entièrement constituées de mots et d'expressions appartenant à des domaines spécialisés, tels que l'informatique, l'audiovisuel, l'agriculture ou les transports. Le vocabulaire non technique de la vie courante, qui pourtant constitue une partie importante de la langue, est pratiquement absent : on chercherait en vain un équivalent « recommandable » des mots franglais *charter, fast food*, *baby-sitter*, *spray* ou *body-building*. Cette réticence des experts à émettre des recommandations concernant la langue de tous les jours s'explique facilement : si, en matière de vocabulaire, il est envisageable d'imposer des règles à des professionnels qui ont à rédiger des notices d'emploi ou des placards publicitaires, la langue courante demeure un espace de liberté, et personne ne prendrait au sérieux une directive gouvernementale interdisant l'emploi de mots comme *fun*, *staff*, *love story* ou *serial killer*.

QUAND, FINALEMENT, C'EST LE MOT FRANGLAIS QUI CONVIENT LE MIEUX

Les défenseurs du « français pur » donnent fréquemment en exemple la lutte des Québécois contre le franglais. (Une petite remarque en passant : le français canadien est tout aussi abondamment pénétré par des mots anglais que ne l'est le français de France. Simplement, les emprunts à l'anglais ne sont pas exactement les mêmes dans les deux variétés de français. Nous revenons sur ce point un peu plus loin.) Et parmi les mots franglais que les Québécois sont censés avoir refusés, on entend souvent citer le mot *week-end*, auquel, au Canada francophone, on préférerait le terme *fin de semaine* – ce qui n'est pas tout à fait exact, car *weekend* est utilisé de façon assez courante par les habitants de la Belle Province. Quoi qu'il en soit de

l'usage québécois, il n'est pas très judicieux – c'est le moins qu'on puisse dire – de vouloir remplacer, en français hexagonal, *week-end* par *fin de semaine* : les deux termes n'ont pas le même sens. Le premier est utilisé habituellement pour désigner la période de congé qui suit la semaine de travail – donc, dans la pratique, la période qui commence le vendredi soir et se termine le dimanche soir. Le terme *fin de semaine* peut, à la rigueur, désigner cette période, mais il est utilisé le plus souvent pour désigner la fin de la semaine de travail dans les bureaux, les écoles, etc. – autrement dit le vendredi et éventuellement le jeudi.

Certaines recommandations des commissions d'experts sont tout aussi aberrantes, parce qu'elles négligent la nuance de sens qui peut séparer le mot franglais du terme « français » proposé pour le remplacer. En particulier, elles négligent le fait que le mot franglais a souvent un sens plus étroit, plus spécialisé, que son soi-disant équivalent français. Prenons par exemple le cas d'*audition*, censé remplacé *casting* : un journaliste pourrait-il écrire que la récente nomination de tel ex-sportif de haut niveau à la tête de tel ministère était, non pas une « erreur de casting », mais une « erreur d'audition » ? Autres exemples de mots franglais du même type accompagnés de leur équivalent recommandé par les experts : *hit parade* (« palmarès »), *(t)chat* (« dialogue en ligne »), *scoop* (« exclusivité »), *nominé* (« sélectionné »).

PARLER MOINS POUR DIRE AUTANT

Dans certains cas, le terme franglais s'impose tout simplement en raison de sa simplicité et de sa commodité d'utilisation.

À la place de *wi-fi*, la Commission de terminologie recommande l'emploi d'*accès sans fil à l'internet* ou d'*internet sans fil*. Il n'y a rien à dire contre la logique de cette recommandation, mais elle n'est pratiquement pas

suivie, et n'a aucune chance de l'être un jour : qui voudrait s'imposer l'usage d'une expression longue et pesante, alors que le mot *wi-fi*, utilisé depuis pratiquement l'invention du procédé, est à la fois simple et bref ?

Pour la même raison, « diffusion par baladeur » n'a aucune chance de s'imposer face à *podcast*, pas plus qu'« arrosage publicitaire » ne remplacera *spam*, ou qu'« aguichage publicitaire » n'évincera *teasing*.

À la brièveté s'ajoute souvent la souplesse syntaxique. Prenons l'exemple de *zip*, qui n'a pas encore totalement remplacé *fermeture éclair* (du moins dans l'Hexagone – au Québec il est couramment utilisé), mais qui est depuis longtemps entré dans la langue. Il a donné par dérivation, de façon commode et facile, le verbe *zipper*, qui signifie « munir d'une fermeture à glissière » (définition du *Petit Robert*) ou « fermer une fermeture à glissière » ; ce verbe est utilisé notamment dans les catalogues sous la forme du participe passé *zippé*, signifiant « muni d'une fermeture à glissière ». On voit l'avantage du franglais sur le français : alors qu'en franglais on peut (comme en anglais) transformer facilement le nom en verbe, cela n'est pas possible avec le nom français *fermeture éclair*, qui exige le recours à une expression assez longue, ou plus précisément à deux expressions correspondant aux deux sens du verbe *zipper*.

LE FRANGLAIS GESTUEL

Certaines circonstances de la vie courante favorisent une communication par gestes plutôt que par mots, et dans ce domaine certains francophones déplorent le recul, et peut-être la disparition programmée, du bras d'honneur. Voici, telle que la donne Wikipedia, la définition de ce signe éminemment non verbal : « Le bras d'honneur est un geste qui marque la dérision, une manière impolie et obscène de marquer sa réprobation. Il consiste à se taper d'une main le creux du coude de l'autre bras que l'on plie alors en dressant verticalement l'avant-bras avec le poing

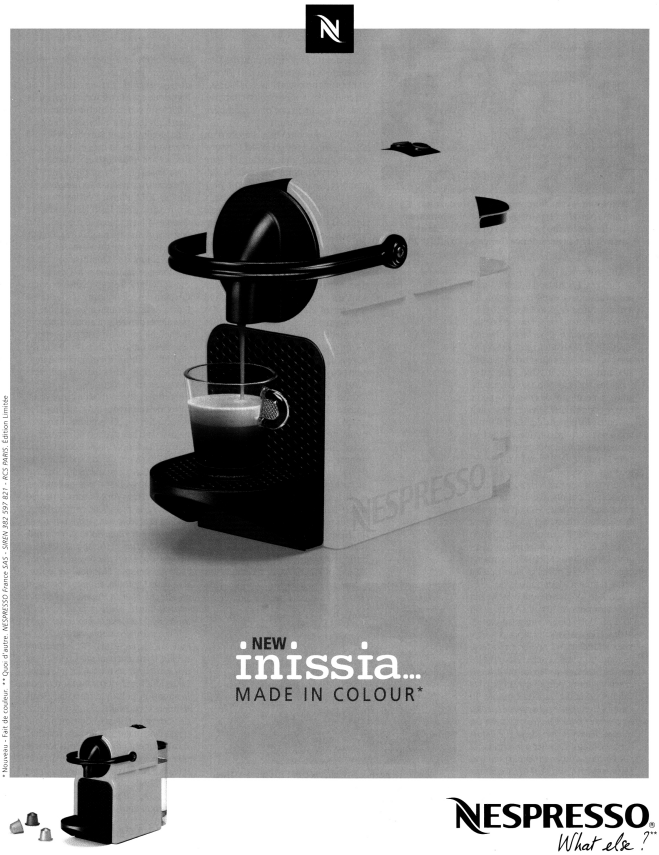
serré […]. Un geste similaire existe au Yémen, la différence étant que le bras reste tendu au lieu d'être plié ; il représente un phallus hypertrophié. »

Le bras d'honneur est un fleuron de la gestuelle franchouillarde, et l'on peut effectivement regretter qu'il soit peu à peu remplacé, dans l'usage hexagonal, par le doigt d'honneur, qui en comparaison manque de vigueur et de virilité. Sur l'origine du doigt d'honneur, les avis autorisés ne concordent pas. Certains auteurs font remonter cette origine à l'Antiquité gréco-romaine, d'autres au Moyen Âge. Ce qui est certain, toutefois, et reconnu par tous les scientifiques, c'est que l'introduction en France du doigt d'honneur est due à l'influence anglo-saxonne. Quant aux raisons pour laquelle le bras d'honneur est de plus en plus fréquemment supplanté par le doigt d'honneur, elles sont multiples. L'une d'entre elles est le développement de la civilisation automobile : essayez donc, alors que vous êtes au volant de votre voiture, de faire un bras d'honneur à un conducteur irascible à qui vous venez de refuser une priorité. De toute évidence, vous risquerez l'accident – mais ce risque sera considérablement diminué si vous vous contentez d'un simple doigt d'honneur, qui ne nécessitera pas la mobilisation de vos deux bras.

Le doigt d'honneur peut se pratiquer de deux façons. Vous pouvez choisir sa version américaine (la plus courante), qui consiste à lever le majeur – les autres doigts étant repliés – en plaçant le dos de la main face à la personne que vous voulez insulter. La version britannique a elle aussi ses charmes, mais elle est un peu plus sophistiquée : elle exige l'usage de deux doigts, l'index et le majeur, levés et écartés en forme de V.

Dans un domaine moins conflictuel du langage des gestes, la tradition française a également reculé face à l'influence anglo-saxonne : s'il est encore habituel, chez de nombreux francophones, de « toucher du bois » pour conjurer le mauvais sort, beaucoup préfèrent maintenant

« croiser les doigts », comme le font depuis longtemps les anglophones. Ici encore, les causes du changement sont sans doute multiples, mais on peut formuler l'hypothèse que le critère de la facilité a joué un rôle : si vous restez dans la tradition hexagonale, vous ne pourrez pas vous mettre à l'abri d'une menace du destin lorsque vous n'aurez pas un objet en bois à portée de votre main, alors que, pratiquement en toutes circonstances, il vous sera facile de croiser deux de vos doigts.



La loi Toubon est respectée ! Cherchez bien sur cette page : des traductions en français vous sont données. Simplement, il faut avoir une bonne vue, d'abord pour les trouver, et ensuite pour les lire.

III

JOIGNEZ L'INUTILE À L'AGRÉABLE

LES CHARMES SECRETS DE L'INUTILE

Comme nous venons de le voir, les adversaires du franglais se sentent un peu frustrés face au franglais incontournable, contre lequel le combat est perdu d'avance. En revanche, ils sont parfaitement à leur aise en présence d'une autre catégorie de franglais, qui fait l'objet de leurs critiques les plus acerbes : le franglais inutile. En voici quelques exemples : *coach* (« entraîneur »), *brain drain* (« fuite des cerveaux »), *why not ?* (« pourquoi pas *?* »), *standing ovation* (« ovation debout »), *checkpoint* (« point de contrôle »), *no future* (« pas d'avenir »), *dream team* (« équipe de rêve »). Il faut reconnaître que l'introduction de ces mots dans la langue française ne répond à aucune nécessité : ils viennent concurrencer des mots français qui remplissent parfaitement leur fonction, et ils n'ont par rapport à ces mots aucun avantage particulier, tel qu'un sens plus précis, ou une forme nettement plus brève. On peut donc éviter de les utiliser, si l'on veut vraiment s'en donner la peine.

Mais justement, tout le problème est là : pourquoi s'en donner la peine ? Le caractère inutile de ces mots franglais ne saurait justifier leur élimination pure et simple. Peut-on rester insensible aux charmes de l'inutile ?

Songeons aux premiers conquérants du Mont Blanc ou de l'Everest : ils ont réalisé leur rêve simplement pour la gloire et le goût du risque. L'utilisation des mots franglais inutiles – utilisation indéniablement moins dangereuse que l'alpinisme – peut apporter à chacun d'entre nous quelques fragments de petite gloire : en parsemant notre conversation de mots tels que *brainstorming*, *background* ou *deadline*, nous nous élevons dans l'estime de nos amis et connaissances, ou du moins de certains d'entre eux, qui admireront l'ampleur de notre culture, la richesse de notre vocabulaire, la subtilité de nos choix lexicaux.

N'oublions pas, en outre, la satisfaction que nous aurons à contribuer à l'enrichissement de la langue française. Le vocabulaire d'une langue, c'est le résultat d'une sorte de hit-parade : plus le nombre d'utilisateurs d'un mot est élevé, plus ce mot s'implante dans la langue qui l'héberge. Inversement, moins un mot a d'utilisateurs, plus il a de chances de disparaître. Donc, en utilisant des vocables comme *timing*, *happy few* ou *débriefer*, nous renforcerons leur enracinement dans la langue française.

Et, par là-même, nous apporterons notre pierre à l'inéluctable rapprochement planétaire de la langue française et de la langue anglaise.

SNOB QUI PEUT

Pour désigner la catégorie d'emprunts dont nous venons de voir quelques exemples, les moins modérés des franglophobes ne se contentent pas de l'appellation « emprunts inutiles » : ils parlent d'« emprunts snobs » – ce qui est offensant pour les locuteurs du franglais. Certes, le fait de dire *un blind test* de préférence à *un test à l'aveugle*, ou encore *le winner* plutôt que *le vainqueur*, peut vous faire mériter l'accusation de snobisme. Mais en fait, si l'on y regarde bien, cette accusation ne se justifie que pour un nombre restreint de mots. Elle ne se justifie absolument pas pour les nombreux mots franglais qui, à

l'origine, ont été empruntés à l'anglais par quelques amateurs de langage affecté, mais qui sont devenus des mots de la langue courante : on ne peut pas accuser de snobisme les franglophones qui utilisent des termes aussi usités que *gentleman*, *body-buildé* ou *stock-option*.

Par ailleurs, l'utilisation d'anglicismes prétendument snobs peut répondre à toutes sortes de motifs parfaitement honorables. Si, par exemple, pour expliquer son retard à un rendez-vous, quelqu'un vous dit que son réveil n'a pas sonné, vous pouvez lui faire remarquer en plaisantant que c'est un peu « light » comme excuse. De même, si quelqu'un vous pose une question que vous jugez indiscrète (par exemple s'il vous demande ce que vous pensez des aventures extra-conjugales d'un de vos amis), vous avez tout loisir de lui répondre avec un grand sourire : « No comment. »

Mais vous pouvez aller encore plus loin dans la snobitude franglophonique. Il vous suffira d'utiliser de temps en temps l'un de ces mots ou expressions rares dont le succès naissant est dû d'une part à leur signification très pointue et d'autre part à la difficulté de leur trouver un équivalent purement hexagonal. En voici quelques exemples.

Le premier est *name-dropping*, qui permet soit de pratiquer la chose (c'est-à-dire de faire ce que le mot désigne), soit d'utiliser le mot. Le *name-dropping* consiste à « laisser tomber », à « lâcher » (anglais *to drop*), négligemment et de façon en apparence fortuite, le nom d'une personne célèbre, en laissant entendre qu'on la connaît bien. Ainsi, un snob coutumier du *name-dropping* pourra dire : « Oui, eh bien justement j'en parlais hier soir avec la Ministre de la Culture, et elle me disait que… » Mais, à moins de vouloir ajouter un snobisme à un autre, il ne dira probablement pas qu'il est en train de faire du *name-dropping*.

L'exemple suivant – *couch potato* – est fort différent : on ne risque pas d'être accusé de snobisme en pratiquant

la chose. Le mot *couch potato*, dont le sens littéral est « pomme de terre de canapé », désigne une personne qui passe une grande partie de son temps sur son canapé ou son fauteuil à regarder la télévision. Vous pouvez encore impressionner vos voisins en utilisant le terme : le tri des pages en français de Google ne signale que 50 000 utilisations. Mais dépêchez-vous de l'adopter : il ne va pas tarder à se répandre, donc à se déprécier. Quelqu'un a, de façon très astucieuse, proposé de le traduire en français par *télégume*. Il y a cependant peu de chances pour que cette belle trouvaille réussisse à s'implanter [1].

Poursuivons avec les termes qui se terminent en *-aholic*, formés par imitation du mot *alcoholic*, « alcoolique », et signifiant « drogué à », « addict à » : *workaholic* (« addict au travail »), *blogaholic* (« bloggeur compulsif »), *shopaholic* (« acheteur compulsif »), *sexaholic* (« addict au sexe »), etc. La carrière franglaise des mots en *-aholic* semble maintenant sur les rails. Si vous voulez avoir l'air vraiment dans le vent, n'attendez pas pour vous mettre à les utiliser. Vous pouvez même créer vos propres composés de *-aholic* à partir de mots désignant des domaines d'addiction possibles tels que *chocolat*, *moto*, *pizza*, *jeux vidéo*, etc.

Mais arrêtons ici ce hit-parade de la franglophonie snobinarde. Il vous est facile de compléter l'énumération qui précède en lisant la presse, en regardant la télévision, en écoutant la radio : vous serez journellement interpellé par des termes à consonance vaguement anglaise dont vous ne comprendrez peut-être pas immédiatement le sens (même si vous connaissez la langue de Shakespeare), mais il ne faut en aucun cas vous laisser gagner par le découragement. Si vous rechignez à adopter ces mots et à les utiliser, dites-vous que de nombreux autres franglophones les utiliseront – au besoin sans vraiment comprendre leur sens –, si bien qu'ils ne tarderont pas à entrer dans le dictionnaire, ce qui facilitera votre tâche quand vous voudrez les intégrer à votre propre usage.

1. *no pun intended* (= sans jeu de mots intentionnel).

GRAMMAIRE FRANGLAISE

Dans certains domaines, la grammaire du franglais est beaucoup plus simple que celle du français, donc beaucoup plus facile à apprendre. Prenons l'exemple de la place de l'adjectif épithète par rapport au nom. En français, cet adjectif peut être placé soit avant soit après le nom. Cela permet d'exprimer des nuances de sens qui en général ont un caractère d'évidence pour à peu près tout le monde (voyez la différence entre *un grand pianiste* et *un pianiste grand*, ou entre *un livre sacré* et *un sacré livre*), mais qui parfois sont très subtiles et difficiles à expliquer à des étrangers. Ainsi, on dit habituellement *un petit chien* de préférence à *un chien petit* – v. *Astérix chez les Bretons*, p. 9 –, mais en revanche on dit communément *une voiture japonaise*, et non *une japonaise voiture*. Les francophones natifs n'ont pas à apprendre ces règles, pour complexes qu'elles soient : ils les ont assimilées de façon intuitive lorsqu'ils ont appris à parler, si bien qu'ils les appliquent automatiquement, sans avoir à y réfléchir. Néanmoins, il conviendrait peut-être de simplifier la grammaire sur ce point, ne serait-ce que par égard pour les malheureux non-francophones qui essaient à grand peine d'apprendre la langue de Molière. Et c'est ce que fait le franglais : sous l'influence de la syntaxe anglaise, il tend de plus en plus à placer invariablement l'adjectif épithète avant le nom. Jadis, on aurait parlé du *coupable présumé*, ou d'un *acheteur potentiel*. Maintenant, cette syntaxe n'a plus cours : on dit couramment *le présumé coupable*, et *un potentiel acheteur*. Si vous souhaitez être vraiment en avance sur votre temps, il vous est conseillé de généraliser cette règle et de l'étendre à tous les emplois de l'adjectif épithète : vous direz par exemple *Mon frère aime le cru jambon*, ou *Ce jour-là, Pierre portait une bleue cravate.*

Dans un domaine grammatical voisin – celui de la fabrication des noms composés – la syntaxe franglaise a

également beaucoup progressé au cours des dernières décennies. Ainsi, imaginons que Monsieur Martin s'installe comme marchand de meubles. Naguère, son entreprise se serait peut-être appelée *Meubles Martin*. De nos jours, personne ne songerait à utiliser une appellation aussi rétro : l'entreprise s'appellera à coup sûr *Martin Meubles*. De la même façon, un franglophone émérite évitera de parler de *l'attitude zen*, et fera évidemment référence à *la zen attitude*. Sur le même modèle, pour l'utilisation du mot *attitude*, il aura à sa disposition *la flemme attitude*, *la geek attitude*, *la croisière attitude*, *la loser attitude*, *la low-cost attitude*, pour ne citer que quelques-unes des expressions possibles.

IV

PARLER FRANGLAIS SANS S'EN APERCEVOIR

Quand on utilise les mots *opportunité*, *scène* ou *initier* dans des expressions comme « une opportunité à ne pas manquer », « la scène de crime » ou « initier une réforme », on n'est pas forcément conscient de parler franglais : en raison de l'apparence française de ces mots, on peut très bien ne pas soupçonner leur origine anglaise – ou, plus précisément, on peut ne pas soupçonner l'origine anglaise du sens dans lequel ils sont utilisés.

Les linguistes appellent *calques* les emprunts qui sont à la base de ces emplois : le procédé consiste à utiliser un mot français en lui donnant, non pas son sens habituel, mais le sens (différent) d'un mot anglais qui lui ressemble. Dans les trois exemples qui précèdent, les mots anglais dont le sens a été « calqué » sont *opportunity* (« occasion »), *scene* (« lieu d'un crime, d'un accident, etc. ») et *initiate* (« faire commencer »)

Les ennemis du franglais honnissent particulièrement les calques. Ils dénoncent leur caractère insidieux – dû à leur apparence française – et déplorent qu'on puisse les utiliser sans même se douter qu'ils sont d'origine anglaise.

Les calques ont pourtant de nombreux mérites. En premier lieu, ils constituent la meilleure preuve de la

proximité du français et de l'anglais, et ils contribuent au rapprochement des deux langues : quand tous les mots anglais qui ressemblent à du français auront été transplantés dans notre langue, et bien sûr transplantés avec le sens qu'ils ont dans la langue de Shakespeare, les francophones parleront, de façon naturelle et sans efforts, un langage très proche de l'anglais.

De surcroît, les calques permettent de régler, une bonne fois pour toutes, un faux problème particulièrement déplaisant : celui des « faux amis ».

UNE MAUVAISE RÉPUTATION TOTALEMENT INJUSTIFIÉE

Si vous avez étudié l'anglais dans le système scolaire français, vos professeurs vous ont sans doute mis en garde contre les « faux amis » du type *journey*, qui signifie « voyage », et non « journée », ou *achieve*, dont l'équivalent français est « réaliser », et non « achever ». Ce souci qu'ont les enseignants d'aider leurs élèves à éviter des contresens est tout à fait louable, mais l'ennui est que, sous l'effet du contact étroit dans lequel vivent le français et l'anglais, les « faux amis » de l'anglais deviennent rapidement de « vrais amis » : grâce au franglais, le français finit par les intégrer, en leur donnant le sens qu'ils ont en anglais. C'est ce qui est arrivé aux calques mentionnés plus haut (*opportunité*, *scène* et *initier*).

Les exemples de ce type d'intégration sont très nombreux. Ainsi, les enseignants ont longtemps considéré comme des « anglicismes », et souligné abondamment en rouge, l'emploi de *réaliser que…* (à la place de *comprendre que…*), lorsqu'il s'agissait de traduire *to realize that…*, ou celui de *trafic*, calqué sur le mot anglais *traffic*, à la place de *circulation (routière)*. Cela n'a pas empêché ces emplois de passer dans l'usage, et d'être aujourd'hui généralement considérés comme corrects. Autres exemples d'anglicismes autrefois « fautifs » qui sont entrés dans la langue courante au cours des dernières décen-

nies : *un vol [aérien] domestique* (« un vol intérieur »), *réhabiliter un bâtiment* (« rénover un bâtiment »), *un vétéran* (« un ancien combattant »), *couvrir un événement* (« faire un reportage sur un événement »).

C'est généralement aux médias que l'on doit l'installation de ces calques de l'anglais dans la langue de tous les jours. (Observons en passant que les médias disposent d'un extraordinaire pouvoir sur l'évolution d'une langue, pouvoir sans commune mesure avec celui de l'individu lambda : s'ils utilisent un mot nouveau, ce mot sera lu ou entendu par des millions de personnes, qui peut-être le réutiliseront.) Contrairement aux élèves ou étudiants bridés par des enseignants tatillons, les journalistes peuvent en toute liberté utiliser des calques de l'anglais, du genre *le problème a été adressé* (= traité), *l'inauguration du Président* (= sa cérémonie d'investiture) ou *l'immeuble était dilapidé* (= délabré) : seuls quelques lecteurs, auditeurs ou téléspectateurs grincheux adresseront des courriers indignés au rédacteur en chef.

Il faut avoir la plus grande indulgence pour ces calques abusifs. Ce sont des erreurs vénielles, qu'il ne faut pas nécessairement mettre sur le compte d'une mauvaise connaissance du français ou de l'anglais. Il faut aussi se rappeler que, dans l'histoire des hommes, c'est parfois une erreur qui a été à l'origine d'une grande découverte ou d'une invention féconde : mentionnons en vrac l'Amérique, la pénicilline, la tarte Tatin, le Carambar, les Bêtises de Cambrai. Il en va de même des calques audacieux commis par des journalistes pressés, contraints d'exprimer en français des informations qui leur ont été données en anglais. Ces journalistes sont des bienfaiteurs de l'humanité. Ils participent de façon efficace à la réhabilitation des « faux-amis » de l'anglais – à leur blanchiment, pourrait-on dire. En enrichissant d'un sens nouveau quelques-uns des mots de notre belle langue, ils désamorcent l'un des pièges les plus insidieux de l'idiome parlé dans la perfide Albion, et, ce faisant, ils évitent aux

générations futures de lycéens et d'étudiants l'opprobre du « contresens » ou de l'« anglicisme » dans leurs versions anglaises.

RETROUVONS NOS RACINES

Un autre argument en faveur de l'utilisation sans complexes des calques de l'anglais est le fait que, bien souvent, ils ne sont rien d'autre qu'un retour à nos sources. Prenons le cas, mentionné plus haut, de l'adjectif *domestique* utilisé dans (par exemple) *un vol domestique*. Cet emploi est né, de façon relativement récente, d'une imitation de l'anglais. Depuis le XVI^e^ siècle, l'anglais a toujours utilisé l'adjectif *domestic* non seulement dans le sens de « appartenant à la maison » ou « ayant trait à la maison », mais aussi dans celui de « non étranger » ou « non international » : ce sens était celui qu'avait l'adjectif français *domestique* quand l'anglais l'a emprunté. (Ainsi, jusqu'à la fin de l'époque classique, on a pu en français parler d'une « guerre domestique » pour désigner une guerre civile.) Ce qui s'est produit, c'est que, tandis que le mot anglais *domestic* gardait le sens large de ses origines, le mot français *domestique* perdait au fil des siècles une partie de sa signification – qui lui est maintenant restituée, grâce au franglais. De nombreux autres calques de l'anglais ont eu une histoire semblable, et retrouvent enfin le sens, ou l'un des sens, qu'ils avaient en français ancien. Parmi eux, *supporter (une équipe*, etc.), *évidence* (« preuve »), *opportunité* (« occasion » – mentionné plus haut) ou encore *dispute* (« conflit »).

Une autre forme de retour aux sources est celle que nous offrent les calques de mots empruntés non pas au français mais au latin. Nous avons vu précédemment qu'à l'époque de la Renaissance, l'anglais a emprunté au latin un grand nombre de mots. Bien souvent, ces mots existaient également en français, sous une forme voisine. Simplement, leur sens n'était pas toujours exactement le même dans les deux langues, car il avait parfois évolué

de façon divergente au cours des siècles – d'où le décalage qui faisait d'eux des « faux amis ». Ici encore, le franglais nous permet de revenir à nos origines latines, avec des mots comme *addict* (« accro »), *préempter* (« empêcher, prévenir »), *versatile* (« polyvalent »), *alien* (du latin *alienus*, « étranger »), *repellent* (« anti-insectes ») ou *abducté* (« kidnappé par un extra-terrestre »).

UN CALQUE CULTUREL

L'une des conséquences de l'omniprésence des séries américaines sur nos écrans de télévision est la suivante : un bon nombre de Français croient en toute bonne foi que la formule à utiliser lorsqu'on s'adresse à un juge est : « Votre Honneur ». Dans les tribunaux de notre République, les juges sont plutôt habitués à s'entendre appeler (selon leur sexe et selon le type de tribunal) « Monsieur le Juge », « Madame la Juge », « Monsieur le Président » ou « Madame la Présidente », mais ils commencent à ne plus être surpris par le titre honorifique *made in USA* dont on les gratifie de plus en plus fréquemment. Certains juges, toutefois, face à des justiciables ignorants des usages en vigueur dans les tribunaux hexagonaux, s'obstinent à leur faire remarquer qu'ils sont en France et non aux États-Unis. On ne peut que regretter leur attitude intolérante. Sans doute déplorent-ils que nos institutions judiciaires subissent une invasion à la fois linguistique et culturelle dont, visiblement, ils ne mesurent pas les avantages : la formule « Votre Honneur » est indéniablement plus simple, plus facile à utiliser, et bien sûr plus valorisante, que les formules obsolètes et plurielles de la tradition française.

The Good Life *: On voit ici comment le franglais naît de l'usage de l'anglais en français. Les linguistes nomment* code-switching *le passage d'une langue à l'autre qui entraîne progressivement l'adoption d'un xénisme ou d'un calque. Outre le titre du magazine* The Good Life*, on trouve dans cette page des mots ou expressions comme* lifestyle, good exhibitions, shooting design, think global *qui ne sont pas encore du franglais mais ne devraient pas tarder à le devenir.* Collector, business, business school *et* addictive *le sont déjà.*

V

LE FRANGLAIS MADE IN FRANCE

FABRIQUER ET CONSOMMER FRANÇAIS

Il ne fait pas de doute que le franglais est un mélange d'anglais et de français. Pourtant, on peut s'interroger sur l'importance relative de chacun des deux ingrédients de ce mélange.

Certains affirmeront la prépondérance de l'anglais, mettant en avant le fait qu'il constitue la principale source de renouvellement du franglais. On ne peut pas contester ce fait, mais on peut douter de son importance. En effet, il n'implique pas la dépendance absolue du franglais vis-à-vis de l'anglais. La réalité est la suivante : le franglais apporte constamment la preuve de son autonomie, et montre ainsi qu'il est une véritable langue, en créant ses mots à lui – des mots qui ont l'air anglais mais qui ne le sont pas. On ne peut qu'admirer l'élégance et la subtilité du procédé : c'est là un bon tour que le franglais joue à ses ennemis, et plus particulièrement à ceux qui dénoncent sans relâche – et de façon totalement injustifiée – sa subservience [1] à la langue de Shakespeare.

1. Il est fort possible que vous ne connaissiez pas ce mot, et si c'est le cas vous n'avez pas à vous culpabiliser de ne pas le connaître. Il n'est pas encore entré dans l'usage franglais courant. Toutefois, cela ne saurait tarder. Il vient du latin *subservire* (« être aux ordres de »), et signifie « soumission », « assujettissement ». S'il parvient jusqu'à nous, ce sera au prix d'un petit détour par l'anglais. On ne saurait le lui reprocher, car il constitue lui aussi un retour à nos sources (v. le chapitre précédent).

Voyons d'abord quelques exemples de cette remarquable créativité du franglais, preuve de son indépendance et de sa vitalité.

Malgré son apparence anglaise, vous chercheriez en vain dans un dictionnaire anglais le mot *tennisman* (a fortiori *tenniswoman*). On ne peut donc pas accuser le franglais, qui a adopté ce mot depuis longtemps, de l'avoir copié servilement sur l'anglais. Observons que sa formation est tout à fait logique : puisqu'il existe en anglais un mot formé de l'addition de *police* et de *man* (*policeman*, « policier »), ou encore un mot qui associe *post* et *man* (*postman*, « facteur »), pourquoi n'existerait-il pas un mot combinant *tennis* et *man* ? Pour une raison curieuse, les anglophones ont choisi d'utiliser, à la place de *tennisman*, le terme *tennis player* (qui, incidemment, comporte une syllabe de plus, et par conséquent contredit la prétention de la langue anglaise à la brièveté). Ne désespérons pas de leur faire adopter un jour *tennisman* et *tenniswoman*.

Un emprunt beaucoup plus récent est celui du mot *people* utilisé pour désigner des gens célèbres. Ainsi, Marie Drucker, Arnaud Lagardère et Isabelle Adjani sont pour nous des « people ». (Ce mot a même des dérivés : on parle, par exemple, de la « peopolisation », ou « pipolisation », de la vie politique.) Il est un peu ennuyeux que les Britanniques, les Américains, les Australiens et autres anglophones se refusent, avec le mauvais esprit qu'on leur connaît, à employer le mot *people* dans le même sens que nous, et s'obstinent à l'utiliser pour désigner les gens en général (c'est-à-dire pour désigner des personnes comme vous et moi), choisissant d'appeler *celebrities* ceux que nous appelons « les people(s) ».

Inutile de multiplier les exemples. En voici simplement quelques-uns, parmi les plus courants – tous témoins de l'obstination des anglophones à ignorer superbement les inventions les plus originales du franglais : un *caddie* de supermarché (en Grande-Bretagne on utilise le

terme *shopping trolley*, et en Amérique *shopping cart*), un *cutter* (*Stanley knife* ou *utility knife* en anglais), un *string* (*thong* ou *G-string* en anglais), un *talkie-walkie* (bizarrement, les anglophones intervertissent les deux éléments de ce nom composé et disent *walkie-talkie*), ainsi que de nombreux mots en *-ing*, comme *brushing*, *pressing* et *lifting*, respectivement appelés *blow-dry*, *dry cleaner's* et *facelift* dans les pays où on parle anglais.

LES AVANTAGES DU COURT SUR LE LONG

Les anglophones s'obstinent aussi à ne pas adopter les abréviations commodes (« apocopes », pour les amateurs de mots savants) que nous pratiquons couramment sur certains mots de leur langue. Ainsi, pour *le football*, nous disons généralement *le foot*, mais eux n'osent pas dire, de la même façon, *the foot*. (Si vous demandez à un anglophone de vous dire quelles sont les raisons de cette obstination, il invoquera probablement le fait que l'expression *the foot* est habituellement employée pour désigner le pied, qu'il s'agisse du pied droit ou du pied gauche – et il fera semblant de ne pas voir que c'est là une fort mauvaise excuse.) Autres exemples d'abréviations commodes que nous pratiquons généreusement mais que les anglophones refusent de façon parfaitement irrationnelle : *un living* (pour *living room*), *un self* (pour *self-service restaurant* – observez la pesante longueur du terme anglais, souvent remplacé par *cafeteria*, il est vrai), *un jogging* (pour *jogging suit*).

LE LOOSER ET LE SWEAT-SHIRT

Looser et *sweat-shirt* figurent parmi les mots qui démontrent le mieux l'autonomie du franglais. Le premier, *looser* (également écrit *loser*), ne peut se définir que par une périphrase : il désigne une personne qui, dans les combats de la vie, perd régulièrement, et peut-être même semble se complaire dans l'insuccès. (Un quasi-syno-

nyme de « un looser » pourrait être « un raté », mais ce terme est vraiment trop rétro.) Il vient du verbe anglais *to lose*, qui veut dire « perdre », auquel est ajouté le suffixe *-er*, cousin du suffixe français *-eur*. Les anglophones n'ont pour ce mot qu'une orthographe, *loser*. Quant à *looser*, ils l'utilisent comme « comparatif » de l'adjectif *loose* (« relâché ») : pour eux, *looser* (prononcé avec un son « s », comme dans *sir*) signifie « plus relâché ». Et ils refusent l'imparable logique du franglais, fondée sur le fait que la prononciation du verbe *to lose* et du nom *loser* est aberrante. En effet, il est rare que dans un mot anglais la lettre « o » non redoublée se prononce « ou », alors que, quand elle est redoublée, comme dans *food* ou dans *Facebook*, elle se prononce presque toujours de façon plus ou moins semblable au français « ou ». Donc, *looser* est promis à un bel avenir. On peut d'ailleurs observer qu'il est souvent utilisé dans notre remarquable presse hexagonale destinée aux teenagers de sexe féminin (peut-on dire « teenageuses » ?). Cette presse, que tous les médias étrangers nous envient, recommande par exemple à ses jeunes lectrices de ne pas coucher – ou tout au moins pas lors de la première nuit – avec un looser.

Quant au *sweat-shirt* (prononcé « souitt-cheurt »), également appelé *sweat* (prononcé « souitt ») en vertu du principe d'abréviation mentionné plus haut, son appellation franglaise est elle aussi la cible de quelques attaques perfides. L'argument fallacieux sur lequel ces attaques se fondent est que les anglophones (encore eux) utilisent certes le terme *sweatshirt*, mais d'une part se refusent à l'abréger de sa seconde syllabe sous prétexte que le mot *sweat* employé seul signifierait « sueur », et d'autre part ont choisi de le prononcer « souète » (ou quelque chose comme ça), au mépris du fait que, dans leur langue, la suite de voyelles *ea* se prononce souvent comme le français *i* de *lit* (à quelque chose près – nous pouvons négliger ici l'impact des contorsions buccales auxquelles se livrent les anglophones pour prononcer ou

plutôt pour déformer leurs voyelles), comme dans *Beatles* ou dans *teasing*. Il arrive occasionnellement qu'un puriste, maniaque d'une prétendue orthodoxie linguistique, entre dans un magasin de vêtements et demande à acheter un « souète-cheurt ». La vendeuse le regarde d'un air perplexe, mais soudain son visage s'éclaire : « Ah, vous voulez dire un souitt-cheurt ? » s'exclame-t-elle en dissimulant mal un petit sourire moqueur, qui emplit de confusion l'apôtre du bien-parler. Ce dernier retient la leçon et se promet de ne plus jamais renier la bonne tradition franglophone dans laquelle prospère le souitt-cheurt.

Cela nous conduit tout naturellement à la question qui fait l'objet du chapitre suivant : la prononciation du franglais.

Cette page de publicité rédactionnelle pour des accessoires de mode montre l'usage grandissant de l'anglais dans le français de tous les jours. On ne relève ici pas moins d'une vingtaine de mots anglais : running, glamour, short, sexy, stretch, sport the city, high-tech, it bag, sweat-shirt, blazer, preppy, jean, by (Adidas by…), mesh, baskets, teddy, « slip-on » *(les guillemets signalent un nouvel arrivant) et* surf. *Ouf !*

VI

LE FRANGLAIS, AU MOINS, C'EST FACILE À PRONONCER !

LE VENT DU CHANGEMENT

La prononciation du franglais a beaucoup évolué depuis les années 1950 – années qui virent le début de la vertigineuse expansion de la franglophonie –, mais elle a su préserver sa simplicité.

Pendant très longtemps – en gros jusqu'à la seconde guerre mondiale –, la prononciation du franglais était essentiellement fondée sur l'écriture. Plus précisément, on prononçait les mots empruntés à l'anglais en se basant sur leur forme écrite, comme s'il s'agissait de mots français : *cowboy* était (et est toujours, d'ailleurs) prononcé « coboï », et *side-car* était prononcé « cid-car ». Il n'y a pas lieu de s'en étonner. À l'époque, c'était généralement sous leur forme non pas orale mais écrite que les Français faisaient la connaissance des mots empruntés à l'anglais, car la télévision n'existait pratiquement pas et la radio n'était pas aussi répandue que de nos jours. Par ailleurs, seule une faible partie de la population française avait accès à l'enseignement secondaire, donc à l'anglais et à sa prononciation.

Les choses commencèrent à changer vers le milieu du XX^{e} siècle, avec l'avènement de la télévision de masse et le développement de l'enseignement de l'anglais : les

franglophones se mirent à utiliser une prononciation beaucoup plus influencée par la façon de parler des anglophones.

On peut encore percevoir, dans la prononciation actuelle du franglais, quelques strates qui témoignent du changement. Plus l'emprunt d'un mot est ancien, plus ce mot a des chances d'être prononcé de façon totalement francisée. C'est le cas de *cowboy* et de *side-car*, mentionnés plus haut, ou encore de *laser*, de *rugby*, de *rifle*, d'*uppercut* : si ces mots étaient empruntés de nos jours, on les prononcerait probablement non pas « coboï », « cid-car », « lazère », « ruguebi », « rifle » et « uppère-kut », mais « cao-boï », « saïdecar », « leïzeur », « reuguebi », « raïfeul » et « euppère-keut ». Observons également que certains mots franglais ont deux prononciations, une ancienne et une moderne. Exemples : *bulldozer*, *discount*, *cutter*, *challenge* (« bulle-dozère », « diskount », « kutère » et « chalange » contre « boule-dozeur », « diskaount », « keuteur » et « tchalènndje »). Quant aux mots franglais qui se terminent en *-er*, beaucoup d'entre eux offrent deux possibilités pour la prononciation de cette terminaison : *reporter*, par exemple, se prononce soit « reuportère » soit « reuporteur ». D'une façon générale, la prononciation « ère » tend à être remplacée par « eur » dans les mots en *-er* dont l'adoption par le franglais est la plus récente.

N'ALLONS PAS TROP VITE

Le bref aperçu historique qui précède montre que la prononciation du franglais tend à se rapprocher de celle de l'anglais. Cette évolution n'est pas sans danger : elle menace gravement à la fois l'indépendance du franglais et son originalité, dont nous avons vu les manifestations les plus fécondes au cours du chapitre précédent.

Le changement dans la prononciation de mots comme *cutter* ou *challenge* n'est que la partie visible de l'iceberg. Des modifications beaucoup plus sournoises sont en

train de se mettre en place, avec en particulier l'arrivée de sons (de « phonèmes », diraient les phonéticiens et autres phonologues) qui jusqu'à une époque récente n'existaient pas dans notre langue hexagonale, ou du moins n'y jouaient qu'un rôle discret. C'est notamment le cas des sons « eï » et « o-ou », imités des « diphtongues » de l'anglais, que l'on entend de plus en plus dans la prononciation de certains mots franglais. Pour le son « eï », mentionnons par exemple *mail* (désormais prononcé « meïl », et non plus « mèl ») et *Facebook* (prononcé « feïsbouc » ou « feïzbouc » – ce qui est incontestablement plus élégant que la prononciation désuète « fessebouc »). Pour le son « o-ou » (variante : « eu-ou »), nous avons notamment *soul* (dans *musique soul*), souvent prononcé « so-oul » ou « seu-oul » malgré la méritoire survie de la prononciation authentiquement franglaise « sa-oul »), et *Post*, dans le nom du journal *The Washington Post*, prononcé assez fréquemment « po-oust » ou « peu-oust » par les journalistes.

Incontestablement, ceci est la limite de ce qu'il est possible d'accepter. Si nous allons plus loin dans l'imitation de la prononciation anglaise ou américaine, le franglais perdra une bonne partie de sa saveur, autant dire de son âme.

NE NOUS LAISSONS PAS FAIRE

Par bonheur, la prononciation franglaise comporte de solides bastions de résistance, dont les principaux sont au nombre de deux. Le premier est le *r* : nous ne sommes pas près d'adopter pour cette consonne, dans des mots comme *prime-time* ou *duty-free*, la prononciation anglaise, qui manque terriblement de vigueur, avec son articulation tendant vers le *w*. Le second est le *th* : pour prononcer ces deux lettres, nous n'avons aucune raison d'imiter la contorsion ridicule qui consiste à placer la pointe de la langue contre l'arête des incisives supérieures. Continuons donc de prononcer le *th* comme un *z*

ou comme un *s :* nous dirons, par exemple, « un sink-tank » (écrit *think tank* – mot qui désigne un groupe de réflexion), et « ze best », pour *the best* (« le meilleur »).

D'une façon plus générale, il convient de nous en tenir aux principes de prononciation que nous ont légués les pionniers de la franglophonie : le franglais doit se prononcer aussi simplement que possible, en tenant compte de sa forme écrite, et sans trop chercher à imiter la prononciation pratiquée par les anglophones. C'est seulement à ce prix que nous garderons au franglais la « French touch » qui fait son charme aux yeux et surtout aux oreilles de tous les non-franglophones.

Ceci nous conduit à la conclusion de cet ouvrage : nous devons par tous les moyens faire vivre le franglais, et nous devons aussi œuvrer pour qu'il conserve le génie qui lui est propre. Pour cela, il nous faut absolument éviter de le laisser déformer par des influences néfastes, dont certaines, paradoxalement, viennent du monde anglophone.

POUR TERMINER, UN QUIZ DOUBLE – ET PAS FACILE ! [1]

(Réponses pages 51-52)

I. Comment dit-on en franglais ?

le bricolage
des cancans, des commérages, des rumeurs
je suis débordé(e)
les dix meilleurs
un enfant
garer sa voiture
l'heure ou la date limite
une histoire d'amour
la malbouffe
(endroit, etc.) *pas très sûr*
le personnel
le plein air
remettre un bâtiment en état

1. Ce quiz, conçu par des spécialistes, est destiné à tester le niveau C2 de compétence en franglais, sur l'échelle établie par le CECR (Cadre européen commun de référence pour les langues). Cette échelle va de A1 à C2 – ce qui signifie que le degré de difficulté du présent test est élevé. Remarquons incidemment que le franglais, avec sa largeur de vue habituelle, accepte les orthographes *quiz* et *quizz*, alors que l'anglais s'obstine à n'accepter que *quiz* (même s'il redouble le *z* devant un suffixe : singulier *quiz*, pluriel *quizzes*).

s'attaquer à un problème
vérifier quelque chose

II. Que signifient les mots franglais suivants ?

bankable
bitcher quelqu'un
bricked (à propos d'un téléphone)
(il/elle est) *cash*
confusant
un/une couch potato
devenir viral
un fake
jetlagué ou jetlaggé
un page-turner
un selfie
shooter quelqu'un
un teasing
un/une hype
le vilain (d'une histoire, d'un film, etc.)

RÉPONSES

I. Comment dit-on en franglais ?

le bricolage	le do-it-yourself
des cancans, des commérages, des rumeurs	du gossip
je suis débordé(e)	je suis surbooké(e)
les dix meilleurs	le top ten
un enfant	un kid
garer sa voiture	parquer sa voiture
l'heure ou la date limite	la deadline
une histoire d'amour	une love story
la malbouffe	le / la junkfood
pas très sûr (endroit, etc.)	un peu insécure
le personnel	le staff
le plein air	l'outdoor
remettre un bâtiment en état	réhabiliter un bâtiment
s'attaquer à un problème	adresser un problème
vérifier quelque chose	chécker quelque chose

II. Que signifient les mots franglais suivants ?

bankable rentable, ou pouvant avoir du succès

bitcher quelqu'un dire du mal de quelqu'un

brické (à propos d'un téléphone) bloqué ou mort

(il/elle est) *cash* [2] direct, qui ne mâche pas ses mots

confusant qui produit ou entretient une confusion

un/une couch potato une personne qui passe beaucoup de temps assise sur son canapé à regarder la télévision

devenir viral se répandre largement (comme un virus), avoir un succès énorme

2. Mot franglais garanti « made in France ».

un fake un faux, un truquage

jetlagué ou *jetlaggé* qui souffre du décalage horaire

un page-turner un livre tellement passionnant que vous ne pourrez pas le lâcher avant d'être arrivé au bout.

un/une selfie une photo de soi-même que l'on prend avec un téléphone portable ou une webcam et que l'on poste sur l'internet.

shooter quelqu'un photographier ou filmer quelqu'un

un teasing un aguichage publicitaire (un message énigmatique placé au début d'une série publicitaire)

un/une hype un battage médiatique (mais lorsque *hype* est utilisé comme adjectif, et s'applique par exemple à une soirée, il signifie « très branché »)

le vilain (d'une histoire, d'un film, etc.) le méchant

VOTRE SCORE (SUR 30)

Entre 25 et 30 bonnes réponses
Vous êtes un(e) franglophone accompli(e).

Entre 20 et 24 bonnes réponses
Vous avez atteint un très bon niveau.

Entre 15 et 19 bonnes réponses
Votre niveau est tout à fait acceptable – et vous allez encore progresser, tout naturellement, sans avoir à faire le moindre effort.

Entre 9 et 14 bonnes réponses
Résultats très encourageants ! Persévérez !

Moins de 10 bonnes réponses
La perspective de progrès spectaculaires vous est largement ouverte. On peut, peut-être, vous recommander une fréquentation plus assidue des médias branchés, ou la lecture de magazines pour teenagers.

INDEX

Les termes franglais (ou anglais ou français) figurent en *italiques*. Les noms propres et les notions figurent en caractères romains.

A

abâtardissement, 10
abducté, 37
accès sans fil à l'internet, 22
accessories, 12
acheteur compulsif, 30
achieve, 34
addict, 30, 37
addict au sexe, 30
addict au travail, 30
addictive, 38
adjectif épithète, 31
adresser, 35, 51
aguichage publicitaire, 23, 51
-aholic, 30
alcoholic, 30
alien, 37
allemand, 15
amour propre, 17
(an) 1066, 13
Angles, 14
anglicisme, 29, 34, 36
Anglo-Saxon, 14
apocope, 41
arrosage publicitaire, 23
attaquer (s'— à), 49
attitude, 32
audition, 22
avuncular, 16

B

baby-sitter, 21
background, 28
bag, 44
bankable, 50
base de données, 20
baskets, 44
battage médiatique, 51

Beatles, 43
bête noire, 17
bilinguisme, 15
binge drinking, 9
bitcher, 50
blazer, 44
blind test, 28
bloc, 20-21
blog, 20
blogaholic, 30
bloggeur compulsif, 30
blow-dry, 41
body-buildé, 29
body-building, 21
bon mot, 17
bourgeois, 17
brain-drain, 27
brainstorming, 28
branché, 51
bras d'honneur, 23-24
brické, 50
bricolage, 49, 51
brushing, 41
budget, 18
bulldozer, 46
burn-out, 9
business, 38
business school, 38
by, 44

C

caddie®, 41
cafeteria, 41
calque, 33-37, 38
cancans, 49
carte blanche, 17
cash, 18
cash, 50
casting, 22
cause célèbre, 17
celebrities, 40
c'est la vie, 17
challenge, 18, 46
charter, 21
chat, 22
chaussures, 12
chécker, 51
checkpoint, 27
chic, 17
circulation, 34
city, 44
cliché, 17
coach, 18
coach, 27
code-switching, 38
collage, 17
collector, 38
commérages, 49
Commission générale de terminologie et de néologie, 20
comprendre, 34

confusant, 50
couch potato, 29-30
coup de foudre, 17
cousin, 15
couvrir, 35
cowboy, 45-46
croiser les doigts, 25
cutter, 41, 46
cyber-caméra, 20

D

data bank, 20
deadline, 28, 51
débordé, 49
débriefer, 28
décalage horaire, 51
déjà vu, 17
dénouement, 17
design, 38
dialogue en ligne, 22
diffusion par baladeur, 23
dilapidé, 35
diphtongue, 47
discount, 46
discrepancy, 16
dispute, 36
disque numérique polyvalent, 20-21
dix meilleurs, 49
DJ, 20
doigt d'honneur, 24
do-it-yourself, 51
domestic, 35-36
domestique, 35-36
dream team, 27
drogué, 30
dry cleaner's, 41
duty-free, 47
DVD, 20

E

Édouard le Confesseur, 13
emprunt, 10, 15-18, 21, 28, 33, 36, 40, 45-46
emprunt inutile, 28
emprunt snob, 28
enfant, 49
enfant terrible, 17
entourage, 17
entraîneur, 27
équipe de rêve, 27
-er, 46
état (remettre en —), 49
évidence, 36
exclusivité, 22
exhibition, 38
experts, 19-22
extinction, 10

F

Facebook, 47
facelift, 41

fake, 50
fast food, fast-food, 9, 21
faux amis, 34-35, 37
femme fatale, 17
fermeture à glissière, 23
fermeture éclair, 23
fin de semaine, 21-22
food, 42
foot, 41
football, 41
fouineur, 20-21
francisation, 14
Franco-Normands, 14
French touch, 48
Frisons, 14
fuite des cerveaux, 27
fun, 21

G

garden center, 20
garer, 49
gentleman, 29
Germanie, 14
germanique, 14-15
gestuel, gestuelle, 23-24
glamour, 44
global, 38
Google, 12, 30
gossip, 51
grammaire, 31
Grande-Bretagne, 14
G-string, 41
Guerre de Cent Ans, 14, 17
Guillaume le Conquérant, 13

H

hacker, 20
happy few, 28
Harold Godwinson, 13
Hastings, 13, 14
high-tech, 44
histoire d'amour, 49, 51
hit parade, 22
honest, 15
Honneur (Votre —), 37
hype, 50

I

inauguration, 35
incontournable (franglais —), 19
initiate, 33
initier, 33-34
insécure, 51
internet sans fil, 22
it, 44

J, K

jardinerie, 20
jean, 44
jetlaggé, jetlagué, 50
jeux vidéo, 12

jogging, 41
jogging suit, 41
Journal Officiel, 19
journey, 34
junkfood, 51
Jutes, 14
kid, 51

L

label, 18
langues cousines, 10
laser, 46
latin, 10, 15-16, 36-37, 39 (n.)
latino-celtique, 14
latino-franglais, 15
letter, 15
life (the good —), 38
lifestyle, 38
lifting, 41
light, 29
limite (heure ou date —), 49
living, 41
living room, 41
loi(s), 19, 26
loose, *lose*, 42
looser, *loser*, 41-42
love story, 21, 51

M

mail, 47
marketing, 20
média, 35, 42, 52
mercatique, 20
mesh, 44
mode, 12, 44
montage, 17
Moyen Âge, 16

N

name-dropping, 29
no comment, 29
no future, 27
nom composé, 31
nominé, 22
Normands, 13-14
notice d'emploi, 19, 21

O

obnoxious, 16
open space, 9
opportunité, 33-34, 36
opportunity, 33
outdoor, 51
ovation debout, 27
overbooké, 9

P

page-turner, 50
papillon, 20
par excellence, 17
parking, 9
parquer, 51

pas d'avenir, 27
people, 40
peopolisation, 40
personnel, 49
phonème 47
pipolisation, 40
Plantagenêt, 14
platiniste, 20-21
plein air, 49
podcast, 23
point de contrôle, 27
policeman, 40
post-it ®, 20
postman, 40
pourquoi pas ?, 27
préempter, 37
preppy, 44
pressing, 9, 41
prime-time, 9, 47
prison, 15
procrastinate, 16
protégé, 17
publicité, 19

Q

Québec, 23
quiz, quizz, 49

R

r, 47
rail, 18
raison d'être, 17
rapprochement, 11, 17
réaliser, 34
realize, 34
réhabiliter, 35, 51
Renaissance, 15, 36
repellent, 37
répertoire, 17
reporter, 46
rifle, 46
riparian, 16
risqué, 17
road movie, 9
romane (langue —), 15
rugby, 46
rumeurs, 49
running, 44

S

sabir, 9
Saxons, 14
scene, 33
scène, 33-34
scoop, 22
sélectionné, 22
self, 41
selfie, 50
self-service restaurant, 41
serial killer, 21
sexaholic, 30
sexy, 44

shooter, 50
shooting, 38
shopping, 18
shopping cart, 41
shopping trolley, 41
short, 44
side-car, 45-46
slip-on, 44
smartphone, 9
SMS, 10
snob, 28-29
soul, 47
spam, 23
speed-dating, 9
sport, 18, 44
spray, 21
spread-sheet, 20
staff, 21, 51
standing ovation, 27
Stanley knife, 41
start-up, 9
stock-option, 29
streaming, 9
stretch, 44
string, 41
stupendous, 16
subservience, 39
supporter, 36
sûr (pas très —), 49
surbooké, 51
surf, 44
sweat-shirt, 41-42, 44
sweatshirt, 42

T

table, 15
tableur, 20
talkie-walkie, 41
tchat, 22
teasing, 23, 43
technologie, 12
teddy, 44
teenager, 42
télégume, 30
téléphonie, 12
tennis player, 40
tennisman, 40
tenniswoman, 40
test à l'aveugle, 28
th, 47
the best, 48
think global, 38
think tank, 48
thong, 41
ticket, 18
timing, 28
toast, 18
top ten, 51
Toubon, 19, 26
toucher du bois, 24
touriste, 18
traffic, 34
trafic, 34

traitement de texte, 20
trash télé, 9
tunnel, 18

U

uppercut, 46
utility knife, 41

V

vainqueur, 28
vérifier, 50, 51
versatile, 37
vétéran, 35
vilain, 50
vintage, 18
viral, 50

W

w, 47
walkie-talkie, 41
webcam, 20
week-end, weekend, 9, 21-22
why not ?, 27
wi-fi, 22-23
Wikipedia, 12, 23
winner, 28
word processing, 20
workaholic, 30

X, Z

xénisme, 17, 38
zip(per), 23